

Brasília : les axes de l'utopie urbaine

Catherine AUBERTIN*
Laurent VIDAL**

Le projet politique et urbanistique de Brasília, nouvelle capitale du Brésil, concrétise le cheminement d'une vision et d'une pratique originales de l'espace national et urbain. Brasília, dans ses formes et par sa localisation, est investie de la culture nationale et urbaine du Brésil. Car *Brasília* est, depuis le XVIII^e siècle, porteur de trois *projets* distincts et complémentaires : un projet de capitale — qui reflète les choix géopolitiques de l'État ; un projet de société — qui doit permettre d'affranchir le Brésil des stigmates de la colonisation et de proposer une société moderne ; un projet de ville — qui transcrit dans l'architecture et l'urbanisme l'affirmation culturelle du pays.

Brasília est tellement chargée de symboles qu'il est périlleux de faire la part des choses entre un aboutissement logique et inéluctable de l'histoire brésilienne, une création originale marquée dans le temps et l'espace, et une proposition pour l'avenir du Brésil. Brasília assoit sa légitimité sur une reconstruction consensuelle et positive de l'histoire. Brasília est une représentation du Brésil à elle-même. Pourtant, comme le souligne Roger Chartier (1990), « l'intelligibilité de l'événement et de ses origines ne saurait être réduite à la conscience qu'en avaient ses acteurs », et à plus forte raison ses créateurs. S'il y a des causes dont Brasília serait la conséquence, elles ne se trouvent pas forcément dans ses origines. Il faut se garder de confondre origines et causes.

Qu'on ne se méprenne donc pas sur la présentation chronologique présentée ici, qui balaye sans complexe quatre siècles d'histoire pour s'achever sur un projet urbain, comme si tout concourait à sa réalisa-

* Economiste, ORSTOM.

** Historien, IHEAL, Université de La Rochelle.

Cet article s'inscrit dans une recherche franco-brésilienne menée pendant 4 ans à l'Université de Brasília sur la Formation urbaine du District fédéral dans le cadre des accords ORSTOM/CNPq. Le ministère de la Recherche (appel d'offres sur la circulation des hommes et des richesses) et le ministère des Affaires étrangères (bourse Lavoisier) ont soutenu cette recherche.

tion... Notre but est surtout de dégager les grandes tendances constitutives de la formation de la société brésilienne afin de mettre en évidence les liens entre le choix d'une capitale et la définition d'un projet de société. Brasília apparaît dans ce cadre, comme l'illustration la plus achevée de la capacité de l'État brésilien à mettre en place un projet, mobilisateur et identitaire, pour le Brésil moderne.

Comment un pays a-t-il voulu se montrer, à l'extérieur et pour lui-même, sous les traits d'une ville ?

L'élaboration du projet de Brasília peut-être divisée en quatre grandes étapes. Dans une première partie, il sera question du système d'exploitation coloniale qui a durablement marqué les structures et les modèles d'occupation du territoire. Par la suite, c'est le Brésil indépendant à la recherche d'une identité et d'une modernité, entre valorisation de l'intérieur rural et développement urbain. L'émergence hésitante d'une société moderne caractérise le troisième temps. Enfin, c'est le passage du projet à la réalisation.

Villes et occupation du territoire colonial

Stratégie coloniale et convoitises individuelles

Il importe de répéter que le Brésil est un pays de conquête et un enjeu territorial avant même sa « découverte »¹. Ici, pas de grandes civilisations amérindiennes ou de grands empires comme au Mexique ou au Pérou. Le territoire brésilien se présente d'emblée comme un espace à inventer. La formation de l'espace dépend à la fois de la stratégie coloniale mise en place par le Portugal — une politique d'exportation de matières premières — et d'expéditions conquérantes, les *bandeiras*, rassemblant des milliers d'individus à la recherche d'or ou d'Indiens.

L'État portugais, à la recherche de nouvelles voies maritimes commerciales se soucie surtout de ses colonies des Indes. Aussi, dans un premier temps, il ne lui importe guère de repousser concrètement, si ce n'est dans des luttes entre cartographes, les limites de son territoire. C'est avec la découverte de l'or dans le territoire de Goias, du Mato Grosso et du Minas Gerais, situés en dehors des limites pontificales, que

1. Sous l'autorité du pape, le Traité de Tordesillas (1494) règle le partage de l'Atlantique entre le Portugal et l'Espagne. Lorsque Cabral arrive au Brésil, six ans après, seule la partie littorale du territoire est attribuée aux Portugais.

la question des frontières se pose. La pénétration vers l'Ouest est le fait d'aventuriers, les *bandeirantes*, peu désireux de mettre en valeur le territoire. Ces immenses *bandeiras* qui ont sillonné l'intérieur du Brésil ont malgré tout laissé quelques foyers d'occupation. C'est sur la base de cette occupation de fait que l'État portugais bâtit sa géopolitique, dont héritera le Brésil indépendant, en invoquant le principe juridique de *l'uti possedetis* lors des Traités de Madrid (1750) et de Santo Ildefonso (1777). La terre appartient à celui qui l'utilise de fait.

Cette conquête marque durablement les relations du colon à la terre. C'est une relation d'accaparement et de prédation, dans un contexte où les terres sont censées être illimitées, où le travail manuel est déprécié et où domine une crainte superstitieuse de l'attachement à la terre (Marçal, 1950), et où le droit de *posse*, l'occupation sans titre d'une terre réputée libre, est la base de la législation foncière.

Villes comptoirs et villes relais

Contrairement à l'Amérique hispanique, aucun centre urbain ne préexiste à la conquête. Les villes coloniales sont organisées comme comptoirs le long du littoral. Elles sont le lieu du commerce et du pouvoir maîtrisés par le Portugal. La production se situe au-delà du comptoir, elle échappe au contrôle direct de la métropole jusqu'au XVIII^e siècle. Seules une dizaine de villes sont créées par la Couronne portugaise, recevant alors le titre de *cidade*.

À l'intérieur, en revanche, l'unité de peuplement n'est nulle part le village : c'est la grande propriété, la *fazenda*, organisée autour de la maison du maître entourée des baraques des *agregados*, littéralement les agrégés, et des esclaves, comme l'a si bien décrit Gilberto Freyre dans « Casa grande e senzala » (1938). Le mot *aldeia*, qui signifie village, sert en fait à désigner les réductions indiennes mises en place par les Jésuites et qui n'ont joué qu'un rôle très marginal dans les échanges commerciaux et administratifs.

La dispersion et l'isolement sont la règle. La structure de production se confond avec un mode d'occupation extensif et se présente comme une constellation d'unités isolées. Chaque bourgade est créée et organisée autour d'une fonction précise (poste militaire, mission, point de ravitaillement) identifiable dans la toponymie : *pouso*, *redução*, *missão*... (Deffontaines, 1938). La première vague d'exploitation prédatrice de matières premières (avec le bois de teinture qui a donné son nom au pays, le *pau brasil*) et le cycle du sucre n'ont pas eu besoin de relais urbains à l'intérieur.

Le Brésil se présente comme un espace d'occupation non continue, où l'appropriation de la terre est sans commune mesure avec les faibles capacités d'utilisation productive. Un espace non intégré, réticulaire, articulé autour des voies de communication naturelle dont on boucle les accès, comme dans le cas de l'embouchure de l'Amazonie et du Parana. Les quatre grands centres urbains du XVI^e siècle : Salvador, Rio, São Paulo, Olinda-Recife, ne sont reliés entre eux que par la mer.

Avec le cycle de l'or, au XVIII^e, où le pouvoir contrôle directement l'exploitation, un réseau intérieur de villes est mis en place. Les villes de l'or sont entièrement reliées les unes aux autres par des chemins de muletiers, ceux-ci reliant également la totalité du système avec le monde extérieur : Salvador, Rio,... Lisbonne. Certaines villes sont directement issues de l'activité minière, d'autres sont créées autour des besoins du transport (*cachoeira*), des foires diverses (*feira, rodeio*), des campements (*arraial*), du ravitaillement pour les animaux (*invernadas, curral*), etc.

Villes royales sans appareil

Seules les *ciudades* bénéficient d'un plan d'urbanisme, moins rigide que les villes de l'Amérique hispanique organisées en grille autour de la Plaza mayor, mais qui témoigne néanmoins d'une réelle volonté de l'État de contrôler sa colonie. Dans ces villes royales, les marques du pouvoir se font pourtant discrètes, contrairement à la politique portugaise menée aux Indes où les villes fortifiées s'inspirent du modèle des villes idéales italiennes (Chico, 1956).

On observe peu de différence architecturale entre les riches maisons des propriétaires terriens et les bâtiments de l'administration. L'exemple d'Ouro Preto, la capitale de l'or du Minas Geraes, inaugurée en 1720, est le plus frappant. Elle est construite à grand renfort d'urbanistes et d'architectes, dont le plus fameux est l'Aleijadinho, sous les ordres directs de la Couronne. Le palais du gouverneur demeure quelconque face au luxe des nombreuses églises.

Dans les deux capitales du Brésil, Salvador, puis Rio, les places parvis se font si discrètes qu'on en oublie leurs fonctions solennelles. Le Portugal n'investit pas vraiment au Brésil. Il n'y a pas de projection d'une société organisée sur la ville qui reste un simple comptoir. Il faudra attendre le marquis de Pombal, premier ministre du Portugal (1750-1777), pour qu'un projet global d'organisation du Brésil soit présenté. C'est d'ailleurs dans ce cadre que la capitale du Brésil est transférée en 1763, de Salvador à Rio, afin de rapprocher l'État portugais des zones d'activités économiques (ici l'or). La capitale n'a pas de fonction symbo-

lique. Elle n'est que le lieu le plus approprié pour faciliter les ponctions fiscales de la métropole et l'accès aux marchés internationaux. Le transfert de capitale obéit aux mêmes raisons utilitaristes que les créations et abandons de villes.

Le Brésil indépendant apprend la ville - XIX^e siècle

Dans le cadre d'une économie coloniale, le centre se confond avec la métropole, au-delà des mers. Rio n'est alors qu'un relais en direction de Lisbonne. Une économie nationale et indépendante doit réorienter ses activités. L'indépendance acquise, la question du choix d'un nouveau centre, de la capitale, en fonction des nouveaux intérêts (communication, marché intérieur, défense, etc.) se pose de façon urgente.

15 000 courtisans en quête de capitale

L'arrivée de la cour portugaise à Rio en 1808 modifie complètement les données coloniales. Fuyant les guerres napoléoniennes, escortés par les navires anglais, près de 15 000 courtisans débarquent sur le sol brésilien, d'abord à Salvador (qui espère les retenir pour retrouver son titre de capitale), puis à Rio. Le Brésil, abritant le roi, se met à rêver du statut de métropole. Quelques jours après son arrivée, le roi a en effet accordé la franchise aux ports brésiliens et peu à peu desserre l'étau des contraintes coloniales sur l'économie brésilienne.

Après avoir hésité entre Salvador, où l'accueil avait été très chaleureux, et une possible implantation dans le Sud, au climat plus propice à l'installation d'une population européenne, le roi se résout à faire de Rio, alors ville de 50 000 habitants, sa capitale. Il se doit de doter sa ville de résidence des attributs royaux. La mission scientifique française, appelée en 1816 par Dom João VI, contribue à la restructuration et à l'embellissement de la ville. Rio devient une ville de prestige.

Le baroque, expression de la condition coloniale, est ainsi abandonné au profit de l'architecture néoclassique en vogue dans les cours européennes et notamment déjà utilisé par Pombal lors de la reconstruction de Lisbonne après le tremblement de terre de 1755. Le néoclassique, représenté au Brésil par l'architecte français Grandjean de Montigny, est ainsi érigé en symbole de modernité.

Le Brésil indépendant (1822) confirme ce recours à l'architecture néoclassique. L'affirmation de la rupture politique avec le passé colonial trouve ainsi son expression dans un changement des modèles culturels et urbanistiques. Ce changement voile l'immobilité de la société qui, elle, ne subit aucune rupture structurelle : l'indépendance, œuvre des grands propriétaires terriens, confirme notamment le maintien de la structure esclavagiste, patriarcale... Cette indépendance conservatrice, proclamée par le fils du roi sans opposition de la métropole, est acquise sur le mode du consensus des intérêts des différentes élites, commerçants et propriétaires terriens.

Paradoxalement, le symbole d'indépendance, l'architecture néoclassique, est une forme d'expression importée typiquement européenne. Au lieu de chercher dans son histoire les formes d'expression susceptibles de porter son identité de nation indépendante, le nouveau Brésil prétend se situer à l'avant-garde du mouvement européen. Cette volonté est parfaitement illustrée par la construction du palais impérial de Dom Pedro II à Petropolis en 1843, ville capitale d'été située sur les hauteurs de Rio.

Pourtant, la décision de confirmer Rio dans ses attributs de capitale ne convainc jamais pleinement les dirigeants du Brésil indépendant. Plusieurs projets de déplacement de la capitale vers le centre géographique du territoire sont discutés dans les cercles politiques et scientifiques. José Bonifacio, le « patriarche de l'indépendance », suggère le nom de Brasília et propose jusqu'à un plan d'urbanisme, inspiré par le modèle néoclassique, pour la nouvelle capitale dès 1820. En 1822, les députés brésiliens aux Cortes de Lisbonne défendent un projet d'intériorisation de la capitale. A partir de 1849, Francisco Varnaghen, historien et diplomate, n'aura de cesse de définir le site idéal à partir d'une réflexion géopolitique et identitaire. Tous deux suggèrent la construction d'une ville nouvelle, établissant une rupture avec les villes du passé colonial « qui possèdent toutes le vice de leurs origines »¹, et loin de la mer source constante de danger d'invasion. Pour administrer sereinement le pays, la capitale doit être également loin des pressions économiques et sociales des grandes villes.

1. « Mais quelle ville ou bourg du *sertão* doit mériter notre préférence ? A notre avis aucune : toutes ont le vice de l'origine provenant d'une richesse qu'elles ne possèdent déjà plus. Leur position, leur site, leur création, procèdent de l'existence d'une mine où l'on a passé son temps à chercher de l'or, et à côté de laquelle, les mineurs ont édifié irrégulièrement leurs premières barraques près des décombres et des détritiques rejetés par l'exploitation de l'or. » Varnaghen (1849 : 12).

Ces propositions ne sont pas des thèmes de l'opposition. Leurs investigateurs sont des proches de l'Empereur. Leurs réflexions s'inscrivent dans la logique du nouvel État brésilien, à la recherche de son identité et d'un nouveau modèle de développement. Si ces projets n'ont pas été mis en œuvre, ce n'est pas qu'ils aient été combattus, mais que les opportunités et la volonté politique n'étaient pas mûres. Dans tous les cas, c'est l'État qui est le maître d'œuvre de la réflexion sur la modernité brésilienne.

Les arguments et les conclusions de Bonifacio et Varnaghen formeront l'ossature de toutes les réflexions et propositions ultérieures. La localisation du « *município* » neutre est fixée à quelques kilomètres près de l'actuel District fédéral. La nouvelle capitale se trouvera au-delà des zones d'activités économiques afin d'impulser le développement de l'intérieur. Elle devra jouir d'une position centrale et élevée, à la confluence des grandes voies de communications naturelles. La contemplation des cartes indique la province de Goiás où se rejoignent les trois grands bassins hydrographiques du Brésil (Tocantins-Amazone, Parana, São Paulo). La capitale doit être une ville nouvelle, construite dans un espace neutre, selon les techniques les plus modernes.

L'urbanisation des mœurs

À partir de la deuxième moitié du XVIII^e siècle, l'économie coloniale s'essouffle. L'interdiction de la Compagnie de Jésus met fin aux réductions jésuites en Amazonie. Les villes de l'or deviennent villes mortes à l'épuisement des mines. La chute du cours du sucre sur le marché international contribue également à un déplacement des populations de l'intérieur vers les grandes villes du littoral. Un nouveau produit d'exportation, le café, s'impose alors à l'économie brésilienne. Il s'implante d'abord à Rio, puis s'étend vers São Paulo et le Parana. En 1830, c'est le premier produit d'exportation. Cette culture de spéculation réclame de gros capitaux et une insertion dans les circuits commerciaux et financiers. Le café est capitaliste et urbain. Des fortunes immenses s'accumulent. Les barons du café changent la physionomie des villes.

Pour acheminer le café, un important réseau ferré, essentiellement financé par des capitaux anglais, accompagne l'avancée du front pionnier du café. Les gares, comme Campinas, sont d'emblée intégrées et bénéficient des mêmes progrès urbanistiques que les grandes villes de la côte.

La ville dépréciée par les anciennes élites terriennes du sucre acquiert un nouveau statut. Avec le déplacement de la cour, Rio devient une

ville cosmopolite. Les grandes villes du littoral se dotent de jardins publics, de théâtres, d'infrastructures, répondant à la nouvelle mentalité résidentielle, importée d'Europe. La rue, lieu de passage réservé aux esclaves sous la colonie, sur laquelle ne s'ouvriraient pas les fenêtres des maisons, devient un élément urbain valorisé et réglementé. C'est l'époque des grands travaux : assainissement, mises en place des réseaux (eau, gaz, transports). L'épidémie de fièvre jaune qui touche Rio à partir de 1843 met cependant en évidence la superficialité des améliorations portées à l'assainissement. Cette modernisation a son revers : on découvre les *cortiços* et les *favelas* que Joaquim Nabuco décrit avec indignation : « A côté de la vieille maison noble qui appartient à quelque trafiquant anobli, on voit l'ancre misérable et pouilleux de l'Africain, flanqué à l'ombre grotesque de cette richesse éphémère et de l'abîme qu'elle a attiré » (1883:138).

La quête d'identité

Si l'indépendance a été obtenue sans rupture politique et sans qu'émerge un projet de nation brésilienne, les chocs des transformations économiques : la décadence des productions traditionnelles du Brésil (canne à sucre, coton, tabac, drogues du *sertão*, or) avec le développement du café (produit capitaliste et urbain) ébranlent les structures sociales et mentales.

De 1835 à 1845, le Brésil est soumis à une série de révoltes régionales et de troubles sociaux qui risquent de conduire au même éclatement qui a touché les provinces de l'Amérique hispanique. La *Cabanagem* dans le Para, la *Sabinada* à Bahia, la *Balaçada* dans le Maranhão, la *Farroupinha* dans le Rio Grande du Sud, toutes ces révoltes sont réprimées dans le sang par l'armée impériale. Devant la fragilité de l'unité nationale, il devient urgent de forger une nationalité brésilienne tant à des fins de politique intérieure qu'extérieure.

En 1838, la Société d'appui à l'industrie nationale crée l'Institut historique et géographique brésilien (IHGB), placé sous la protection de l'Empereur. L'Institut a pour mission d'organiser la réflexion sur la formation nationale. Le mouvement romantique marque la recherche de l'histoire et des racines propres au peuple brésilien. Les vertus de la vie et des hommes de l'intérieur sont magnifiées. Les mœurs austères du patriarcat *mineiro*, du Minas Gerais, sont érigées en modèle national. Pour la première fois les sujets littéraires et scientifiques proviennent du Brésil même. Le Brésil originel est celui du *sertão*, littéralement la brousse, imperméable aux influences extérieures, conservant à l'état

naturel les traits nationaux, dont l'Indien fait partie intégrante. L'écrivain Alencar (1865) peint sous les traits d'Iracema — héroïne indigène dont le prénom est un anagramme d'America — un Indien en intime communion avec le Blanc natif. Les Brésiliens, Indiens compris, s'opposent à la civilisation maritime et cosmopolite héritée de la colonisation portugaise.

Dans la construction de la nation brésilienne et dans la recherche d'une identité nationale, on voit donc s'ébaucher deux affirmations apparemment contradictoires : le lieu de la modernité brésilienne se situe en ville, dans une concurrence avec l'Europe ; le lieu de l'identité nationale se situe dans un intérieur rural déjà mythifié.

Or, c'est justement vers l'intérieur, dans la province de Goiás — où les Espagnols et les Portugais, dans leur lutte pour la possession du territoire, situaient au XVI^e siècle l'*El Dorado* ou le *Lago dourado*, justification mythique de leur expansion géopolitique —, que Varnaghien se tourne pour choisir la position de la nouvelle capitale. L'installation d'une ville moderne au cœur légendaire du Brésil est alors un moyen de concilier modernité et identité nationale.

São Paulo ou le Sertão ?

L'Empire n'a pas marqué de rupture réelle avec la politique coloniale. L'abolition de l'esclavage (1888) et l'avènement de la République (1889) font naître de nouveaux espoirs. A nouveau, dans la réflexion d'un projet pour le Brésil républicain, se pose la question de la position de la capitale. Les articles 2 et 3 de la Constitution consacrent le principe du transfert de la capitale vers l'intérieur, sur le Plateau central, en impératif constitutionnel (1891). Plusieurs missions scientifiques, dont la plus célèbre est la mission Cruls (1892-1894), vont se succéder pour déterminer le meilleur site. Elles s'inscrivent dans un large mouvement de découverte du pays.

L'exploration du pays

Grâce au boom du caoutchouc, les affluents de l'Amazone sont systématiquement explorés. Le règlement des conflits frontaliers s'impose. Les traités se multiplient sous l'impulsion du Baron de Rio Branco. Les limites du territoire brésilien sont encore reculées en 1903 avec

l'incorporation de l'Acre. Les négociations frontalières ne se terminent officiellement qu'en 1909.

La guerre du Paraguay (1865-1870) confirme le Brésil dans son image de grande nation. Le Brésil s'affirme sur les marchés internationaux avec le café et le caoutchouc. L'image du riche brésilien est popularisée par Offenbach. Stefan Zweig lance l'expression « Brésil, pays du futur ». La participation du Brésil à la Deuxième Guerre mondiale, aux côtés des alliés, scelle définitivement l'entrée du Brésil sur la scène internationale, non plus comme simple fournisseur de produits d'exportation mais comme nation à part entière.

Suite à l'abolition de l'esclavage, le Brésil fait appel à des migrations européennes et japonaises pour mettre en valeur l'intérieur du pays et participer à l'avancée du front pionnier du café (Monbeig, 1952). Les États du sud du Brésil s'urbanisent sous la poussée des colons allemands et italiens (Blumenau, Novo Hamburgo, Teutônia...).

L'intériorisation du pays suit son cours. La Commission du Maréchal Rondon (1907) participe à l'installation des lignes télégraphiques entre Rio et le Mato Grosso, l'Amazonie et l'Acre. Cette expédition se double d'une mission naturaliste et ethnologique qui rencontre un large écho. Pour la connaissance et la circulation des idées, il ne faut pas sous-estimer l'importance de la « grande marche » de la Colonne Prestes, dirigée par de jeunes lieutenants idéalistes acquis aux idées sociales progressistes, qui traverse tout le Brésil de 1924 à 1927 en s'opposant aux forces armées.

Il faut attendre l'Estado Novo de Getulio Vargas pour que soit promulguée, avec une volonté centralisatrice autoritaire, une réelle politique d'intériorisation. Des travaux d'infrastructure routière sont entrepris. En 1939 est inaugurée la route de terre qui relie enfin Rio à Salvador. En 1940, il exhorte les Brésiliens à la Marche vers l'Ouest. La conquête du territoire commence. L'idéologie de la « frontière », sur le modèle nord-américain, prend forme. Les grandes migrations internes sont soutenues par cette mythologie conquérante.

Tiraillements identitaires

La première République choisit comme symbole Tiradentes, figure emblématique de l'État du Minas Gerais dont la révolte contre le colonisateur est opportunément datée de 1789. Mais cette république proclamée par les militaires positivistes est très rapidement confisquée par les propriétaires terriens qui assoient leur pouvoir sur le système du *coronelismo*. En l'absence de tout système de représentation politique

(pas de référence aux principes démocratiques, inexistence des partis et des syndicats), le *coronel*, avatar de l'ancien maître du moulin à sucre, maintient sa domination locale et, grâce à un réseau de clientélisme, assure au niveau régional et fédéral la stabilité et la continuité du régime des propriétaires terriens. Il est le garant de l'ordre social et politique. Grâce à son influence, il contrôle élections et réélections. L'image du Brésil rural, de tradition patriarcale, domine et s'oppose à l'affairisme de São Paulo. La politique autoritaire et centralisatrice, antifédéraliste, profondément nationaliste de Vargas, cherche à affaiblir les potentats locaux. Pour la première fois, une classe industrielle, née des besoins de l'économie du café, accède au pouvoir et consacre la culture urbaine.

Cet affrontement entre un Brésil rural, archaïque et conservateur, et un Brésil urbain, dynamique et libéral, ressort clairement des débats sur le choix du site de la nouvelle capitale. La position de la nouvelle capitale est un enjeu d'identité nationale porteur d'un projet de société.

Deux démarches s'opposent. Celles des caféiculteurs et de leurs représentants dont le lieu d'intervention privilégié est l'Assemblée législative. Ce sont eux qui font voter, puis reconduire à chaque changement de régime, l'inscription du transfert de capitale dans la Constitution. Pour la plupart, juristes de formation, ils embrouillent le projet dans d'interminables débats. Le transfert de capitale est pour eux un recours consensuel et commode, sorte d'exutoire des passions, que l'on peut utiliser à tout moment pour se prémunir de troubles sociaux éventuels. En revanche, les militaires et les scientifiques, de formation technique imprégnée de positivisme, dirigent les groupes et commissions chargés de choisir le site et d'organiser les modalités concrètes du transfert. Le changement de capitale est d'abord pour eux un remède contre le mal-développement du Brésil, une solution au problème de sécurité nationale, pour la modernisation de l'économie et de la société. C'est ici que réside le blocage politique au transfert de la capitale. Seul Juscelino Kubitschek en 1956 réussit à dépasser ce conflit d'intérêts.

Deux États ruraux ont cherché auparavant, en déplaçant leur capitale, à concilier les deux termes de ce débat : le Minas Gerais et le Goiás. Pour remplacer les villes mortes du cycle de l'or, Belo Horizonte est créée (1895) avec faste, inspirée du plan de l'architecte français l'Enfant pour Washington, pour être la nouvelle capitale du puissant État du Minas Gerais. Ce projet défini par les notables conservateurs locaux est confié à Aaron Reis, positiviste et socialiste. Le courant de pensée positiviste imprime ainsi sa marque dans le tracé rationnel de la ville. Le plan de la nouvelle capitale du Goiás, Goiania, inaugurée par Getulio Vargas en 1940, est cependant moins audacieux. Il s'inscrit dans la tradition du plan de Versailles — la fameuse patte d'oie.

São Paulo devient la première ville du pays, la capitale économique. Elle entre dans la mythologie nationale comme la ville des *Bandeirantes* (Ricardo, 1942). Elle est aussi le berceau de l'art brésilien. La semaine d'art moderne, en 1922, marque un pas dans l'affirmation d'une identité où l'indianité fournit le prétexte d'une effervescence créatrice. La figure de cette nouvelle brasilianité est Macunaïma, le « héros sans personnalité » de Mario de Andrade (1928). Le Manifeste anthropophage proclame : « Tupi or not Tupi ? » L'homme brésilien, fort de ses racines indiennes et *sertanejas*, sait réinterpréter la culture européenne pour créer une culture originale. Par ailleurs, s'élabore une religion revendiquée comme typiquement brésilienne, synthèse des candomblés des Noirs de Bahia, du positivisme et du spiritisme d'Allan Kardec, l'*Umbanda*.

Les sciences sociales brésiliennes tentent de localiser la matrice du Brésil moderne. Telle est l'ambition de Sergio Buarque de Hollanda, de Gilberto Freyre, d'Oliveira Vianna, de Caio Prado Jr, de Roberto Simonsen. Chacun à sa façon privilégie soit l'action de l'État, à partir de Rio, soit l'action d'individus isolés, à partir de São Paulo, soit le rôle d'une région, le Nordeste. Ils mettent l'accent sur l'urbanité ou la ruralité de la culture brésilienne (Ianni, 1992).

En 1922, lors des cérémonies du centenaire de l'indépendance, la première pierre de la capitale est posée, à titre symbolique, dans le quadrilatère défini par la mission Cruls, le futur District fédéral.

Le Brésil ne recherche plus ses références en Europe mais sur le continent américain, prenant exemple sur les États-Unis. Un plan de Brasília, présentée comme « ville historique de l'Amérique » et dont les noms de rues et de places se lisent comme un livre d'histoire, avait déjà, en 1930, suggéré cette voie américaine (Almeida, 1930). Plus tard, en 1955, le maréchal José Pessoa, président de la Commission de localisation de la nouvelle capitale, dessine un autre plan pour la capitale qu'il appelle, en référence au premier nom donné au Brésil, Vera Cruz.

L'État passe commande

Sous la première République (1889-1930), les principales villes capitales d'État sont l'objet d'importants travaux de rénovation. Le modèle d'inspiration est alors le Paris du Baron Haussman. L'objectif est à la fois monumental et hygiéniste. Le préfet de Rio, Perreira Passos, trace en 1905 les grandes avenues de la ville. A la fin des années 20, la ville de Rio, pour affirmer sa primauté dans la fédération des États-Unis du Bré-

sil, demande à l'architecte français Agache de redéfinir la place des principaux bâtiments du pouvoir (Evenson, 1973).

Après le néoclassique et la monumentalité haussmanienne, le modernisme s'impose comme nouveau modèle d'expression.

Vargas permet au courant moderniste de s'exprimer à travers des commandes d'État. La construction du ministère de l'Éducation nationale est confiée à Lucio Costa, père du modernisme au Brésil et directeur du service du patrimoine historique. Lucio Costa tente d'intégrer à l'architecture moderne d'essence internationaliste, certains traits caractéristiques de l'architecture traditionnelle brésilienne. Le Corbusier est invité officiellement en 1936 pour participer aux travaux des architectes brésiliens. Son architecture en reviendra enrichie de la courbe et du blanc que l'on retrouve dans la chapelle de Ronchamp.

Juscelino Kubitschek, gouverneur du Minas Gerais, confie au jeune architecte, élève de Lucio Costa, Oscar Niemeyer, la conception d'un quartier nouveau aux abords de la ville : Pampulha. Niemeyer réussit un syncrétisme de l'architecture moderne avec les traits du régionalisme et de la modernité *mineira*, salué internationalement. L'austère Minas Gerais s'est montré capable de relever le défi de la modernité.

Oscar Niemeyer et Lucio Costa seront respectivement l'architecte et l'urbaniste de Brasília, avec pour maître d'œuvre le nouveau président de la République Juscelino Kubitschek.

La construction de Brasília

Brasília est une mise en scène du pouvoir et de son projet de société, par son plan, par ses formes architecturales, par sa présentation au monde et au pays.

Un contexte national et international favorable

Interrogé lors d'une réunion électorale sur sa volonté de respecter scrupuleusement les termes de la Constitution, y compris l'article prévoyant le transfert de la capitale, Juscelino Kubitschek se serait engagé publiquement à construire Brasília. Pure légende ? Justification *a posteriori* ? Quoi qu'il en soit, en 1956, lorsque Kubitschek assume la charge présidentielle, les conditions économiques, politiques et techniques sont

réunies pour mener à bien la construction de la nouvelle capitale sur le plateau central.

Kubitschek promeut une politique dite de « nationalisme développementaliste ». Le premier plan de développement économique du Brésil, le *Plano das Metas*, s'organise en trente objectifs auxquels Juscelino Kubitschek ajoute un trente et unième, nommé objectif synthèse : la construction de Brasília. De fait, Brasília est présentée comme le symbole, immédiatement compréhensible, du projet ambitieux de faire avancer le Brésil de cinquante ans durant les cinq ans du mandat présidentiel.

Kubitschek réussit à capter les financements nécessaires à la réalisation de son projet. Il n'hésite pas à recourir à la création monétaire, à l'emprunt et à faciliter l'entrée des capitaux étrangers. Les Américains participent aux études préliminaires et au financement de Brasília. Il faut rappeler qu'il est alors impossible de ne pas choisir son camp en période de « guerre froide ». Le Tiers monde sort à peine de guerres de libération nationale. Il est tiraillé entre des alliances avec le bloc communiste qui offre la perspective d'une société nouvelle et le monde capitaliste qui y oppose l'idée de l'individu libre. Kubitschek prend le flambeau du panaméricanisme. Les Américains ne sont pas mécontents de soutenir l'émergence de Brasília comme symbole de l'homme nouveau qui a su résister à la tentation communiste.

La construction de Brasília est ainsi présentée au Brésil comme une immense croisade. Cet appel, croyance sans faille en l'avenir meilleur, n'est pas qu'une construction politique. Le même espoir nourrit la fécondité du *cinema novo*, du mouvement musical de la *Bossa nova*... La victoire du Brésil à la coupe du monde de 1958 porte l'euphorie à son paroxysme.

Des milliers de Brésiliens dont une majorité de Nordestins, fuyant la sécheresse, répondent à cet appel. Ce sont les *Candangos*, les bâtisseurs de la nouvelle capitale.

Le Brésil a atteint un niveau de technologie qui lui permet de repousser les contraintes naturelles. L'aviation permet d'acheminer hommes et matériel avant même que les routes ne soient finies. L'industrie automobile est en pleine expansion, les productions d'acier et de pétrole décollent. Le Brésil entre dans l'ère industrielle. Brasília, construite avec les techniques les plus modernes, est la ville vitrine du Brésil industriel.

Mais Brasília est aussi l'œuvre d'un homme et des intérêts qu'il incarne. Kubitschek doit affronter les critiques de l'opposition. A droite, Carlos Lacerda, éditorialiste du journal *Tribuna da Imprensa*, s'insurge contre le gaspillage des fonds publics. A gauche, le parti communiste,

dont se réclame pourtant Oscar Niemeyer, dénonce l'opération de diversion politique que constitue Brasília. Ces attaques, malgré leur bien-fondé, ne peuvent avoir de prise sur un projet qui repose sur l'enthousiasme impulsé par le président.

La mise en place du mythe

Brasília s'appuie sur, et est le prétexte à, une représentation de l'histoire et de la culture nationale. A l'initiative de l'entourage de Kubitschek et d'honorables institutions comme l'Institut supérieur d'études brésiliennes, une mythologie se met en place, vite adoptée et amplifiée par les croyances populaires. L'objectif premier est de présenter la construction de Brasília comme l'aboutissement d'une histoire exemplaire, construite autour de grands hommes, rassemblant sans rupture tous les Brésiliens, égaux dans leur richesse commune d'un immense territoire et d'un bel avenir, dans le même courant irrésistible vers le progrès.

On exhume de nouveau Tiradentes, héros de la lutte contre les Portugais, pour en faire le premier inventeur de Brasília. On fait de José Bonifacio, patriarche de l'indépendance, le promoteur de Brasília. On fait de Dom Bosco, italien fondateur de l'ordre des Salésiens, le visionnaire de Brasília, car il fallait un signe divin. Les actes fondateurs, à la manière des Grecs et des Romains, sont multipliés : première messe célébrée le jour anniversaire de la découverte du Brésil par Cabral, association des peuples indigènes à la célébration... La croyance populaire qui fait de Kubitschek une réincarnation d'Akénaton, fondateur de Thèbes, ou l'anti-Néron venu réparer la destruction de Rome, est largement divulguée. Kubitschek sait parfaitement mobiliser l'histoire au service de Brasília : « ... poursuite d'un voyage qui a commencé avec l'arrivée de la flotte de Cabral à Bahia, qui a continué avec Mem de Sá à Rio de Janeiro, qui s'est fortifié dans les marches des *bandeiras*, et qui achève maintenant, honneur immérité de ma vie, l'intégration du Brésil. [...] C'est le parfait achèvement de la *posse* de la terre. Nous allons ériger au cœur de notre pays un puissant centre d'irradiation de vie et de progrès » (Kubitschek, 1957).

Exalter les marques du pouvoir

Le plan de Lucio Costa a été choisi parmi une vingtaine de projets. Le texte de sa réponse à l'appel d'offres du « Plan pilote », rédigé dans

les douze derniers jours du concours, étonne¹. Il s'agit d'une brillante dissertation sur une capitale idéale, accompagnée de quelques croquis épurés et qui s'ouvre sur un hommage à José Bonifacio. « Œuvre d'art, création de l'esprit précédant l'étude technique, tel est bien le trait caractéristique du plan de Lucio Costa » (Bruand, 1961). La solution « est née du geste premier de celui qui désigne un site ou en prend possession : deux axes se croisant en angle droit, soit le signe de la croix lui-même » (Costa, 1957). Costa, niant les contraintes économiques et techniques, se présente comme un *posseiro* : « Il s'agit là d'un acte délibéré de possession, d'une sorte de défrichement relevant de la tradition coloniale ». Le Plan a le mérite de la simplicité, de s'adapter à la forme imposée du futur lac et offre surtout la possibilité de conclure les travaux avant la fin du mandat présidentiel.

Le projet de Lucio Costa exacerbe les marques du pouvoir. De tous ses concurrents, c'est celui qui met le plus en évidence dans son dessin l'essence principale de la ville, lieu du pouvoir central symbolisé par la Place des trois pouvoirs². « La ville ne doit pas être seulement *urbs*, mais *civitas*, avec tous les attributs inhérents à une capitale. [...] De cette attitude fondamentale découlent l'ordonnance, le sens de la convenance et de la mesure capables de donner à l'ensemble projeté le caractère monumental que l'on souhaite » (Costa, 1957).

La forme du plan est fermée, elle n'accepte pas d'extensions futures. Elle est prévue d'emblée, selon les termes de l'appel d'offres, pour 500 000 habitants. Proposition d'organisation politique et urbaine, elle se rattache à la tradition des villes idéales de la Renaissance. Par son ordre interne, elle se rattache en revanche aux principes de la Charte d'Athènes établissant une séparation visible des fonctions entre un axe

1. Il commence par ces lignes : « Je n'avais guère l'intention de m'inscrire à cette compétition et à vrai dire je n'y prends pas part. Je me permets tout au plus de présenter une solution possible que je n'ai point recherchée mais qui m'est apparue pour ainsi dire d'elle-même. Je me présente non en technicien dûment outillé, car je ne dispose même pas d'un bureau, mais en simple *maquisard* de l'urbanisme qui ne se propose qu'à titre éventuel, et en qualité de simple consultant, de poursuivre le développement de l'idée présentée. Si je procède de cette manière quelque peu candide, c'est parce que je m'appuie sur un raisonnement également très simple : ma suggestion étant valable, ces données, bien que sommaires en leur apparence, seront suffisantes car elles révéleront que, malgré la spontanéité première, cette suggestion a été par la suite *pensée et résolue* » (Costa, 1957).
2. La Place des trois pouvoirs n'est que la troisième place civique du Brésil ! (Marx, 1980). Elle s'inscrit dans la tradition des places royales françaises. La statue du roi, personnalisation du pouvoir, est remplacée par la disposition en triangle des bâtiments des pouvoirs de l'État moderne : législatif, exécutif et judiciaire.

résidentiel et un axe monumental, siège du pouvoir et de l'activité administrative. La ville est traversée du Nord au Sud et d'Est en Ouest par de grandes autoroutes. L'esprit de géométrie préside à la numérotation urbaine. Brasília n'a ni rues, ni noms de rue, mais des autoroutes et des adresses codées comme dans un jeu de bataille navale.

Oscar Niemeyer, architecte de Kubitschek, est membre du jury. Il est chargé de la réalisation des bâtiments. Le plan de Lucio Costa lui permet, plus que tout autre, d'exprimer sa propre personnalité architecturale : l'incorporation du baroque (sensible dans l'utilisation des courbes et du béton blanchi) aux nouveaux procédés techniques de l'architecture moderne (béton armé, verre). Malraux proclame : « Les colonnes de Niemeyer sont les plus belles que j'ai vues depuis les colonnes grecques ».

Une équipe de paysagistes, sculpteurs, céramistes, peintres, participe à la volonté de faire de Brasília le lieu de rencontre et de synthèse des arts brésiliens. Le congrès extraordinaire international des critiques d'art se réunit à Brasília en 1959. Seule auparavant Ouro Preto avait mis à contribution autant d'artistes. L'exubérance tropicale de Burle Marx adoucit et brasilianise les lignes de béton et de verre. Les anges d'Alfredo Ceschiatti, planant dans la cathédrale, évoquent les sculptures baroques de Congonhas, ancienne ville de l'or, réalisées par l'Aleijadinho. Les azulejos de Portinari, céramiste qui avait déjà travaillé avec Niemeyer à la Pampulha, revendiquent également la tradition baroque.

Lucio Costa est conscient que Brasília, projet de ville et projet de capitale, est un élément clé du développement de l'intérieur. « Car (Brasília...) ne sera pas le résultat de la planification régionale, mais bien la cause : c'est sa fondation qui donnera naissance ultérieurement au développement planifié de la région » (Costa, 1957). En réalité, le développement régional se restreint à un ensemble de grandes routes désenclavant le Brésil, dont la plus fameuse est alors la Belem-Brasília.

Un lieu d'expérimentation urbaine

Le fonctionnalisme de Costa, inspiré par la Charte d'Athènes, part de l'hypothèse que les formes urbaines peuvent façonner les relations sociales et améliorer la vie des citadins. De fait, les *Superquadras*, unités d'habitation identiques et aux infrastructures autonomes (écoles, alimentation, commerces, terrains de sports...), permettent d'abriter toutes les couches de la population : « La graduation sociale pourra être facilement dosée en attribuant une plus grande valeur à des blocs détermi-

nés » (Costa, 1957). Les espaces de vie communautaires sont prévus : espaces verts collectifs, voies piétonnes arborées sillonnant l'ensemble de la ville... La *Superquadra*, en l'absence délibérée de rues, est le lieu privilégié de la sociabilité.

La capitale est prévue pour abriter des fonctionnaires. C'est une ville administrative qui doit rester préservée des agitations sociales des grandes villes. De la même façon que le plan est indifférent aux contraintes techniques et économiques, la ville se situe au-delà des réalités sociales. Par hypothèse, les inégalités et les tensions sociales y sont inimaginables. Brasília devait être la ville de l'utopie, un laboratoire d'expérimentation urbaine, permettant une nouvelle sociabilité, une nouvelle façon d'habiter.

Du papier au béton

Le passage du projet à sa concrétisation ne va pas sans mal. Le caractère autoritaire de la construction a été largement souligné (Ribeiro, 1980). Pour plus de souplesse, la coordination des travaux de construction a été entièrement confiée à un organisme indépendant, créé pour l'occasion : la Novacap, Compagnie d'urbanisation de la nouvelle capitale. L'accueil, l'affectation et la rémunération des migrants, la gestion des cités de chantiers, la police, la justice... relèvent de la seule compétence de la Novacap. Pendant quatre ans, Brasília, immense chantier, vit en dehors des lois.

Les effectifs des entreprises de bâtiments s'avèrent vite insuffisants. L'important besoin de main-d'œuvre, la propagande gouvernementale, une nouvelle sécheresse touchant les familles nordestines, font de Brasília le point de convergence des mouvements migratoires. C'est le premier grand chantier brésilien. Les autorités n'ont pas prévu de loger toute cette population qui entend rester dans la ville qu'elle contribue à faire naître et dont on lui a vanté les mérites. Les cités de chantier ne peuvent contenir les flux continus de migrants. Les *favelas* s'installent aux abords des campements.

Des « villes satellites »¹ tracées par les autorités sont construites bien avant l'inauguration. Le 21 avril 1960, la population « indésirable » se

1. L'idée et le terme de villes satellites sont affirmés pour la première fois par le jury de l'appel d'offres du Plan pilote en 1957 : « La taille de la ville est limitée : sa croissance après 20 ans se fera : a) par les péninsules, b) par les villes satellites. » Appréciation du Jury du Plan pilote in Costa (1957).

répartit déjà en huit villes satellites¹. D'emblée, la plus grande partie de la population de Brasília réside en dehors du Plan pilote.

L'inauguration, le 21 avril 1960, met fin au projet de Brasília. Les femmes de hauts fonctionnaires se plaignent de la poussière, les ambassadeurs doivent être menacés de rupture des relations diplomatiques pour se résoudre à déménager leur ambassade de Rio à Brasília... Quant aux laissés pour compte, les seuls pour lesquels Brasília reste un lieu d'espoir, ils sont 70 000, refoulés dans les villes satellites.

La même année, Janio Quadros est élu président de la République. Il n'a pas le charisme de Kubitschek pour soutenir le mythe de Brasília. Ni lui, ni son successeur João Goulart, n'habitent Brasília. En 1964, le coup d'État militaire met un terme au projet de Kubitschek. Les expériences de convivialité urbaine sont arrêtées : les espaces collectifs sont appropriés, les voies piétonnes sont bouchées, les *Superquadras* sont restreintes à la seule fonction résidentielle. L'expérience de l'Université de Brasília, créée par Darcy Ribeiro, anthropologue et écrivain, sur laquelle tant d'espoirs humanistes et scientifiques reposaient, est lourdement compromise.

Il faut attendre 1967 et la présidence Médicis, aux moments les plus durs de la dictature, pour que Brasília soit réinvestie comme symbole de l'État. Les ministères de la Défense et des Affaires étrangères sont transférés dans la capitale. Le PIN, programme d'intégration nationale qui ouvre par la construction de grandes routes les fronts pionniers en Amazonie, remet Brasília au centre de la géopolitique.

Et si on transférait la capitale ?

Si une construction politique et identitaire suffit pour bâtir une ville, elle est en revanche insuffisante pour lui donner vie. La fin du projet a ôté toute dynamique à Brasília.

L'image de Brasília s'est brouillée : Plan pilote figé accueillant 350 000 habitants, Acropole du XX^e siècle inscrite au patrimoine de l'humanité par l'Unesco, ou ensemble urbain éclaté en treize sites dans le District fédéral totalisant 1 600 000 habitants ? Les manuels de géo-

1. Planaltina, Brazlandia, Cidade livre (Nucleo Bandeirante), Cruzeiro, Taguatinga, Paranoa, Sobradinho, Gama. Par la suite ne seront créées que 4 villes satellites : Guara (1967), Ceilandia (1971), Samambaia (1989), Santa Maria (1993).

graphie hésitent toujours pour représenter la capitale du Brésil sur une carte.

L'habitant de Brasília n'est pas l'homme nouveau. Le *Candango*, le bâtisseur de ville, le nouveau *Bandeirante* — les superlatifs n'ont pas manqué pour qualifier son épopée —, reste toujours exclu du Plan pilote. Les scandales politiques et financiers ont sali définitivement l'image du serviteur de l'État résidant dans le Plan pilote.

La société brésilienne est aujourd'hui en panne, à la recherche d'un nouveau projet. Les récents événements et scandales, qui ont conduit à la destitution du président Collor pour corruption, ont mis en lumière les dangers d'un pouvoir trop isolé des réalités économiques et sociales. La Place des Trois pouvoirs ne sert guère que de toile de fond aux interventions des journalistes politiques. L'essentiel se passe en dehors du District fédéral.

Sur place, cependant, le mythe de Brasília perdure. Le District fédéral a le plus fort revenu par habitant. La manne publique circule largement. Les infrastructures, en particulier les hôpitaux, sont accessibles au plus grand nombre. Les grands travaux ne sont pas terminés et la construction du métro offre des perspectives d'emploi. Périodiquement, que cela soit sous la période militaire, ou sous le mandat du dernier gouverneur élu, les grands mouvements d'« éradication des invasions » et de relogement font resurgir la pratique de la *posse* par l'attribution de terrains dans une ville satellite (Aubertin, Pinton, 1990).

Après avoir ému le monde entier lors de l'épopée de sa construction, inspiré à André Malraux l'appellation de « capitale de l'espoir », Brasília est tombée dans l'oubli. Les correspondants des principaux journaux internationaux vivent à Rio et se soucient aujourd'hui davantage de la biodiversité amazonienne ou des péripéties du règlement de la dette... Les hommes d'affaires travaillent à São Paulo.

Est-ce à dire que l'expérience de Brasília a échoué ? Rien n'est moins sûr. L'idéologie qui a soutenu ce projet demeure forte. Depuis plusieurs mois, peu à peu, de façon insidieuse, prend forme un projet de « décapitalisation » de Brasília et d'un retour de la capitale vers le centre dynamique du pays, situé sur l'axe Rio-São Paulo (Toledo, 1994).

Aussi saugrenue ou dangereuse que puisse paraître cette proposition, on retrouve, inébranlable, l'idée que le déplacement de la ville peut changer la nature du pouvoir — idée à l'origine de Brasília. A défaut de réformer le pouvoir, il est plus simple de changer de ville, ville auparavant judicieusement investie des symboles d'un avenir radieux.

Bibliographie

- ALENCAR J. de, 1865, *Iracema*, Paris, Unesco « Alinéa », 124 p. (traduction française : 1986).
- ANDRADE M. de, 1928, *Macunaima ou le héros sans aucun caractère*, Paris, Flammarion, 246 p. (édition française : 1979).
- AUBERTIN C. et PINTON F., 1990, Itinéraires urbains autour de Brasília : entre le locatif et l'invasion, *Cahiers des Amériques latines*, Paris, 1990, n° 8, pp. 91-112.
- BONIFACIO J., 1820, Lembranças e apontamentos in *Antecedentes históricos (1549-1896)*, Presidencia da Republica, Rio de Janeiro. 336 p.
- BRUAND Y., 1961, L'expérience de Brasília, Essai de synthèse des principales critiques concernant la nouvelle capitale du Brésil. *L'information de l'histoire de l'art*, vol. VI, première partie : sept.-oct., pp. 111-120 ; deuxième partie : nov.-déc., pp. 142-152.
- CHARTIER R., 1990, *Les origines culturelles de la révolution française*, Paris, Le Seuil, coll. L'univers historique, 248 p.
- CHICO M.-T., 1956, A « cidade ideal » do Renascimento e as cidades portuguesas da India, *Garcia de Orta*, Lisbonne, n° spécial, pp. 319-328.
- COSTA L., 1991, Relatório do Plano piloto de Brasília in *Brasília, cidade que inventei*, ArPDF, CODEPLAN, DePHA, Brasília, 112 p.
- CRULS L., 1987, *Relatório da comissão exploradora do Planalto central do Brasil*, Brasília, CODEPLAN, 388 p.
- DEFFONTAINES P., 1938, Comment au Brésil s'est constitué le réseau des villes, *Bulletin de la société de géographie de Lille*, n° 9, déc. 1938, pp. 321-48.
- EVENSON N., 1973, *Two brazilian capitals : architecture and urbanism in Rio de Janeiro and Brasília*, New Haven and London, Yale University Press, 1973, 250 p.
- FREYRE G., 1933, *Maîtres et esclaves : la formation de la société brésilienne*, Paris, Gallimard « Tel », 550 p. (édition française : 1974).
- IANNI O., 1992, *Idéia de Brasil moderno*, São Paulo, Brasiliense, 180 p.
- KUBITSCHKE J., 1957, A mudança da capital, *Revista Brasília*, ano 1, n° 1, janv., p. 1.
- MARÇAL H., 1950, *Marinha e sertão : Fundamentos da economia colonial*, Rio de Janeiro, IBGE, 126 p.
- MARX M., 1980, *Cidade brasileira*, São Paulo, Edições Melhoramentos/USP, 151 p.
- MONBEIG P., 1952, *Pionniers et planteurs de São Paulo*, Paris, Armand Colin, 376 p.

MORSE (R.-M.), 1974, Brazil's urban development, Colony and Empire, *Journal of urban history*, nov. 1974, vol. I, n° 1, pp. 39-72.

NABUCO J., 1883, *O abolicionismo*, São Paulo, Instituto Progresso Editorial, 418 p., (seconde édition, 1949).

RIBEIRO (G.-S.-L.), 1980, *O capital da esperança : Brasília, estudo sobre uma grande obra de construção civil*, Brasília, Universidade de Brasília, Tese de mestrado, mimeo.

RICARDO C., 1942, *Marcha para o Oeste : a influencia da « bandeira » na formação social e politica do Brasil*, Rio de Janeiro : José Olympio « Documentos brasileiros n° 25 », 2 vol.

TOLEDO (R.-P. de), 1994, A capital sob suspeita, *VEJA*, 23 février 1994.

VARNAGHEN (F.-A. de), 1849, *Memorial orgânico*, Madrid, s.e. 49 p.

VIDAL L., *Un projet de ville : Brasília et la formation du Brésil moderne*, Thèse de doctorat d'histoire.

Filmographie

WAGNER A. et AUBERTIN C., 1994, *Brasília, Ville rêvée*, Vidéo, 45 mn, ORSTOM.